

Pierre Billon

L'Ogre de Barbarie

roman

BOREAL
COMPACT



Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

L'OGRE DE BARBARIE

DU MÊME AUTEUR

La Chausse-trappe, roman, Montréal, Frenette éditeur, 1980.

L'Enfant du cinquième Nord, roman, Montréal, Québec Amérique, 1982; Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2003.

Le Livre de Seul, roman, Ottawa, Archambault, 1983.

L'Ultime Alliance, roman, Paris, Seuil, 1990; coll. « Points », 1992.

Un bâillement du diable, roman, Paris, Stock, 1998.

Pierre Billon

L'OGRE DE BARBARIE

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

Les Éditions du Boréal bénéficient également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Couverture : Ann McCall, *Rain, Wind and Fire*.

© Les Éditions du Boréal 2003
Dépôt légal : 4^e trimestre 2003
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Billon, Pierre

L'Ogre de Barbarie

2^e éd.

(Boréal compact ; 149)

Éd. originale : Montréal : Éditions du Jour, 1972.

Publ. à l'origine dans la coll. : Les Romanciers du jour.

ISBN 2-7646-0275-8

I. Titre.

| | | | |
|--------------|------|----------|----------------|
| PS8553.145O4 | 2003 | C843'.54 | C2003-941598-8 |
| PS9553.145O4 | 2003 | | |

Mon père en m'embrassant me dit : « Jean-Jacques, aime ton pays ! Vois-tu ces bons Genevois ? Ils sont tous amis, il sont tous frères. La paix et la concorde règnent au milieu d'eux. Tu es Genevois, tu verras un jour d'autres peuples... Tu ne trouveras jamais leurs pareils. »

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

CHAPITRE I

J'habite aux Courtils, chez M. Perruchet. J'ai une chambre pour moi toute seule, elle est au premier étage du café de ma tante Rachel et comme il y a un tilleul juste devant la fenêtre, personne ne peut voir ce que je fais, alors je me déguise pour jouer à des choses.

Les Courtils, c'est un village sur la crête du coteau de Malombré, tout le monde sait où ça se trouve à cause du cimetière qui est le plus grand du canton.

Je connais presque tout le monde ici. Il y a M. Casani, le marbrier, qui me fait relire les inscriptions de ses tombes, il est formidable pour graver des lettres qui dépassent jamais la ligne, mais il se trompe souvent avec l'orthographe.

En face de chez lui, il y a trois grandes serres l'une à côté de l'autre, avec un écriteau qui dit : *Marcoux Frères, horticulteurs-fleuristes*, mais moi j'ai toujours vu M. Mar-

coux tout seul, il est vieux et il me donne des fleurs pour donner à ma mère, en me disant que j'ai les mêmes yeux qu'elle.

Le café de ma tante Rachel est en face de l'église protestante, il y a une tonnelle sous les platanes et on ajoute des tables le dimanche quand il fait beau, pour les promeneurs qui sont montés à pied de Genève pour venir mettre des fleurs sur leurs morts. Quand il y a trop de monde, ma tante me permet de l'aider à servir et je peux garder les *bonnes-mains* pour moi.

Sur la Grand'Place, il y a aussi le bureau de poste, la laiterie avec un sale chien et la boulangerie de Mme Montfavon, dont le mari est au service militaire et qui fait son pain toute seule, ce qui n'est pas « un travail pour une femme ». Mon oncle dit aussi qu'elle n'est pas à cheval sur les tickets (c'est une image), mais qu'il faut savoir fermer les yeux, *à cause de l'époque*. M. Perruchet est mon oncle parce qu'il vit avec ma tante Rachel, mais ma mère m'a dit qu'ils ne sont pas vraiment mariés et que de toute façon Rachel n'est pas tout à fait sa sœur. Moi ça m'est égal parce que je m'entends très bien avec lui. C'est le garde champêtre pour toute la commune et aussi le chef de la défense civile. À part ça, il a beau répéter sans arrêt qu'il n'est pas gendarme, les gens viennent toujours le trouver quand il y a des disputes ou quelque chose qui ne va pas dans la région.

Je vais à l'école à Entremont, ça me prend un quart d'heure pour m'y rendre en coupant par le verger des Cramer et presque une heure pour revenir, quand il fait

beau temps. Il y a bien une école aux Courtils, mais elle est fermée parce qu'il n'y a plus assez d'enfants au village pour la remplir. M. Viret dit que la jeunesse a déserté les Courtils et que le cimetière gagne chaque jour du terrain sur la municipalité. Je ne comprends pas trop ce qu'il veut dire, mais c'est souvent comme ça avec M. Viret, surtout quand il lève le doigt avant de parler. N'empêche que j'imagine qu'un bon matin on va découvrir une tombe en dehors des grilles du cimetière, qui aurait poussé là pendant la nuit, et je n'aime pas ça.

Une fois, Max Mongenet a raconté dans la classe qu'il avait vu un gros ballon descendre du ciel et tomber près de la vieille forge. Tout le monde voulait aller voir à la sortie de l'école, mais M. Guillemin l'a défendu en disant que ça pouvait être très dangereux. Et puis, pendant la récréation, il est allé téléphoner.

Mon oncle Perruchet était dans le préau à la fin de la classe et il a demandé à Max de le mener vers l'endroit où il avait vu quelque chose. Naturellement je suis allée avec eux et c'est moi qui ai trouvé le ballon en premier, il était tout ratatiné, on aurait dit un grand drap de lit coupé en rond. Mon oncle nous a dit de reculer et il a cassé une branche pour soulever la toile tout doucement. Dessous, il y avait une sorte de petite cage à lapins, pleine de chiffons, avec une grosse pince en fer qui sortait.

— C'est quoi? dis-je.

— Ça s'appelle un ballon incendiaire, dit mon oncle.

Il nous a expliqué qu'il fallait l'avertir tout de suite si jamais on en voyait atterrir d'autres. Celui-là n'avait pas

marché, parce que normalement, quand la pince touchait quelque chose, la petite boîte prenait feu et ça pouvait être drôlement dangereux, surtout si ça tombait sur une grange ou sur une maison.

— Mais qui c'est qui a fait ça? dis-je.

Mon oncle a regardé la caisse de plus près et il a secoué la tête comme si c'était trop fort.

— Je ne sais pas qui c'est, dit-il, mais c'est justement ce qui est extraordinaire, c'est que quelqu'un l'ait fabriquée.

— Mais pourquoi? dis-je.

— Parce que c'est la guerre, dit mon oncle.

Ce n'est pas la première fois que j'entends parler de la guerre, mais je ne l'ai encore jamais vue. Tous les jours ma tante Rachel écoute les nouvelles à la radio et après, elle est inquiète et pose des tas de questions à mon oncle. Lui, il regarde de mon côté et il ne lui donne que des petits bouts de réponses.

L'autre jour, à l'école, M. Guillemain nous a dit que dorénavant on n'avait plus le droit de chanter *Roulez tambours* et quand on lui a demandé pourquoi, il a répondu que c'était à cause des événements et que ceux qui désobéiraient seraient punis. Ce n'est pas juste et des fois, pendant la récréation, on se met à trois ou quatre et on va au fond du préau pour chanter en cachette :

*Roulez tambours, pour couvrir la frontière,
Au bord du Rhin, guidez-nous au combat...*

Tout de même, on peut faire quelque chose pour la guerre, c'est de vendre des cartes pour la Croix-Rouge. Seulement, ma mère m'a défendu de le faire en me disant les raisons, mais c'est toujours la même chose avec elle, plus les raisons sont compliquées et plus elle se fâche pour les dire.

Malgré tout j'ai été forcée de lui désobéir, à cause du concours de M. Guillemin. Au début de chaque semaine, il nous demande combien de cartes on pense pouvoir vendre et comme je n'ai pas beaucoup d'amis dans la classe, je demande toujours le plus grand nombre, pour me faire bien voir. Je n'arrive jamais à toutes les vendre et à la fin, je suis obligée de chiper de l'argent dans une boîte à journaux devant le bazar de Margo Piatti, je la déteste cette bonne femme parce qu'une fois elle s'est mise en colère contre ma mère et elle l'a traitée d'*étrangère*.

Jeudi dernier, je suis descendue à Clos-Fontaine et j'ai sonné à la porte d'une maison où on ne répond jamais. C'est pourtant des gens riches parce que la dame est encore en robe de chambre à dix heures du matin. Ce jour-là j'ai eu plus de chance, elle est venue et m'a pris trois pochettes de cartes d'un seul coup. Elle est partie chercher son porte-monnaie et j'étais sûre qu'elle ne reviendrait pas, mais elle est revenue et m'a demandé si son argent allait servir aussi pour aider les petits Allemands. Je ne savais pas quoi répondre et puis j'ai pensé à M. Henri Dunant, il y a sa peinture au fond de la classe.

— Oui, c'est pour tout le monde, dis-je.

— Dans ce cas, dit la dame, je vais te montrer ce qu'il faut faire avec ces sous.

Elle est sortie sur le trottoir et elle est allée jeter tout l'argent dans une bouche d'égout.

Au sommet de Malombré, il y a le château de Pré-l'Évêque. M. Guillemin nous a raconté que le château avait été construit au Moyen Âge, mais qu'il était encore plus vieux au XVIII^e siècle qu'aujourd'hui, parce qu'un banquier protestant l'avait fait réparer avec les conseils d'une dame viennoise, mais elle était complètement folle et à cause d'elle le château ressemble à un décor d'opérette. Finalement, le banquier s'était tué en avalant une balle mais avant, il avait donné le château au canton de Genève, seulement comme c'était presque impossible de le chauffer en hiver, on en a fait un asile pour les vieillards et c'est là que ma mère travaille.

Elle est garde-malade mais elle n'a pas son diplôme, c'est pour ça qu'on lui donne les nuits. Le jour, elle doit alors dormir, ça fait qu'on se voit pas souvent. De temps en temps je vais lui rendre visite dans sa chambre, malgré M. Fetz. C'est le directeur de l'asile et il dit que ce n'est pas un endroit pour une petite fille.

Ma mère déteste les petits vieux de l'asile parce que, au lieu de dormir la nuit comme tout le monde, ils ont des tas de besoins dégoûtants et passent leur temps à se pendre après un petit cordon qui fait marcher une sonnette dans l'infirmierie.

Des fois ma mère est drôle, elle vient nous trouver

au village quand on ne s'y attend pas et elle demande à ma tante Rachel s'il ne s'est rien passé de spécial.

— Non, pas que je sache, dit ma tante. Pourquoi?

Ma mère répond qu'elle était à l'asile et qu'elle a eu tout à coup l'impression que quelque chose venait d'arriver, mais elle ne sait pas dire quoi.

— Tu te fais des idées, dit ma tante.

CHAPITRE II

Aujourd'hui je n'ai rien à faire parce que c'est l'automne et qu'on a les vacances de pommes de terre. Le tramway vient d'arriver sur la Grand'Place avec quelqu'un que je ne connais pas mais qui a une valise à la main, on voit tout de suite que ce n'est pas un client pour le cimetière.

Il regarde autour de lui comme s'il avait peur que les maisons lui tombent sur la tête. Je m'approche, je suis sûre que dès qu'il me verra il se mettra à me parler.

— Tu sais où c'est chez M. Guillemin? dit-il en sortant un papier de sa poche.

— Oui, je sais. Vous voulez que je vous conduise?

— Tu n'as rien d'autre à faire?

Il a l'air d'hésiter, ou peut-être de chercher quelqu'un.

— Elle est lourde? dis-je en montrant la valise.

- Non, pas très.
- Je peux la porter ?
- Si tu veux. Tu t'appelles comment ?
- Catherine.

J'ai l'habitude de dire seulement mon prénom, parce que les gens me font toujours répéter quand je dis mon nom en entier, ou alors ils disent : « Warynski ? », comme s'ils trouvaient que c'est un drôle de nom pour une fille.

— Moi, je m'appelle François, dit-il. Est-ce que c'est loin chez M. Guillemin ?

— Ça dépend, dis-je. Vous savez, je le connais bien M. Guillemin, c'est mon maître d'école. Mais il est parti.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Depuis quand il est parti ?

— Depuis hier, dis-je. Aujourd'hui on a eu une remplaçante. On n'a rien fait, elle nous a presque tout le temps raconté des histoires.

— Donne-moi ça, c'est trop lourd pour toi, dit-il en reprenant sa valise. Quelle heure est-il ? Il fait froid...

Il doit être dans les cinq heures du soir. J'ai envie de lui dire qu'il ne fait pas froid, mais je vois qu'il est très maigre et que malgré son gros pardessus, il a l'air malade et son menton tremble.

— Vous n'êtes pas vieux, dis-je pour mettre les choses au point.

— Je vais dire comme toi tout à l'heure : ça dépend, dit-il avec un sourire. Si tu veux savoir, j'ai dix-neuf ans.

Ça ne me dit pas grand-chose, mais je suis sûre que ce soir ma tante Rachel va me poser la question. J’imagine déjà ce que je vais pouvoir lui dire sur ma rencontre avec l’étranger, et tout le monde au café qui va se taire pour m’écouter. Ça me fait une drôle d’impression, c’est comme si j’avais beaucoup trop d’air à respirer dans ma poitrine et j’ai envie de dire quelque chose de gentil à François, par exemple de le remercier d’avoir choisi aujourd’hui pour venir aux Courtils, mais je n’ose pas. D’ailleurs on est arrivé à Pré-l’Évêque.

— C’est là que ma mère habite, dis-je, c’est plus commode pour elle.

François ne m’écoute pas, il a l’air soulagé de voir que le château est bien à sa place.

— Alors c’est ça, l’asile des vieillards? dit-il. On m’en a parlé au camp, on m’a dit que la maison de Guillemain était juste derrière, c’est bien ça?

— Oui, on y arrive, dis-je. Vous avez été dans un camp, c’est vrai? Vous pouvez me le dire vous savez, j’ai entendu quand ma tante en parlait, elle disait que les Allemands...

Il me coupe la parole :

— Non, c’est pas ça! Quand je suis arrivé en Suisse, on m’a mis dans un camp de triage, tu comprends?

Je dis oui avec la tête, mais je me demande en même temps comment on a fait pour les trier dans ce camp. On a dû mettre les bons d’un côté et les moins bons de l’autre, comme à la récréation quand on partage les équipes pour le ballon prisonnier.



Suisse de naissance et québécois d'adoption. Scolarité en dents de scie, puis carrière en zigzag — journalisme, enseignement, fonction publique. Commence à travailler sérieusement quand il prend sa retraite. Le jour, il se raconte des histoires qui deviennent des scénarios de films. La nuit, il écrit des romans — dont L'Enfant du cinquième Nord et L'Ultime Alliance. Le reste du temps, il cherche à refaire le monde et fuit les mondanités. Bref, un esprit sur le qui-vive ; qui rêve beaucoup plus qu'il ne dort.

149

BORÉAL
COMPACT

Boréal compact

présente des rééditions de textes significatifs – romans, nouvelles, poésie, théâtre, essais ou documents – dans un format pratique et à des prix accessibles aux étudiants et au grand public.

Sur fond de carte postale : un village suisse perché sur un coteau ensoleillé. Au loin, le lac Léman ; alentour, les montagnes. Derrière les montagnes, la France occupée. Dans le village, un cimetière trop grand, un hospice pour vieillards, une école silencieuse, une maison vide. Et Catherine et François : une fillette qui n'a pas d'âge et un réfugié qui se demande ce qu'elle pensera de lui plus tard.

Un roman qui ne se prend pas pour un autre, un humour qui se pique de tendresse, un mouvement d'horlogerie qui remonte le temps, un son de cloche qu'on n'a pas souvent entendu.